

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°51 – juin-juillet 2014

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

NOVALIS
OU LES AMOURS DU POÈTE

PAR MARCEL BRION

Pour comprendre exactement le caractère de Novalis, la forme de son intelligence et de sa sensibilité, c'est au moment où sa petite fiancée, Sophie von Kühn, vient de mourir, que nous devons nous approcher de sa douleur, parce qu'elle libère la force poétique qui demeurait enfermée en lui, et qu'elle nous montre dans une curieuse évolution psychologique, les souffrances de ce cœur, son désir de la mort et son retour à la vie.

Novalis a 23 ans. Il se trouve jeté par son chagrin sur la lisière du monde réel et de l'au-delà, dans cet étrange pays frontière qui est le domaine élu des poètes. Des chants l'attirent, des voix, et la propre nostalgie de son cœur, l'invitent à s'élancer vers l'infini. Il écoute ces appels et, au plus profond de lui-même ce cri de lassitude et de désespoir. Plus rien ne le retient sur cette terre que l'être aimé vient de quitter, pas même le vieux désir de vivre qu'il est si difficile de détruire tout à fait. Rien, si ce n'est dans une région de son intelligence dont il n'a pas conscience, le désir de connaître qui l'attache encore au monde et qui l'y maintiendra quand tous les autres liens se seront brisés.

Il y a peu de moments dans l'existence de Novalis où apparaisse aussi nettement dans toute sa profondeur et sa complexité, le conflit des deux passions qui se disputent ce cœur. Il semble qu'à cet instant où la destinée d'une existence oscille comme au sommet aigu d'une montée, tandis que l'homme, à tâtons, rencontre des forces inconnues qui le poussent et l'entraînent, le sort choisisse, en dehors de notre volonté, ce qui doit être selon l'ordonnance de mystérieuses lois. Les dernières années de Novalis en sont le meilleur exemple et ces jours-là, surtout, où le désespoir le précipite vers une mort qui ne viendra qu'au moment où il aura cessé de l'appeler, de la désirer. Il fallait que le poète rencontrât, à ce moment même de sa vie, cet amour et ce chagrin pour que sa sensibilité pût s'épanouir et permettre l'éclosion pressée et si prématurément arrêtée, de son talent.

Conflit caractéristique de la personnalité du poète et de l'époque romantique, plus angoissant que l'allégorie classique du

Vice et de la Vertu présents au carrefour. Mais, pour le poète, chaque heure de sa vie est un carrefour. A chaque pas il rencontre les figures énigmatiques de l'amour, de l'art, de la mort, figures qu'il doit étreindre ou repousser sans pouvoir discerner leurs vrais visages derrière des voiles qu'il ne lui est pas permis de soulever. Perpétuel coup de dés, sans cesse recommencé, avec tout son cœur et tout son génie comme enjeu. Immense aventure de l'esprit, navigation continuelle dans les mers inconnues du devenir, sans étoiles, sans lampes. Mais combien plus grande encore serait notre anxiété si nous ne savions pas qu'en définitive c'est toujours le destin qui choisit pour nous.

Sophie est morte à quatorze ans, dans ce printemps de 1797. Il y a deux ans qu'ils se sont fiancés secrètement. Moment décisif pour l'avenir de Novalis. Jamais son intelligence n'a été plus puissante, plus avide de savoir, jamais son cœur n'a été plus dépaysé, plus solitaire. Il semble que la corde se tende jusqu'à ce point extrême où la note doit résonner dans toute son ampleur, toute sa pureté, au risque de se briser.

Que seraient devenues la vie, l'œuvre du poète, s'il était resté à Iéna ou à Wittenberg, au lieu de venir occuper une fonction administrative dans cette petite ville de Tennstedt, s'il avait continué à abandonner son cœur et ses sens aux plaisirs faciles, au lieu de s'éprendre d'une petite fille enfermée dans un vieux château, au fond de ces forêts de Thuringe, harmonieuses de la musique des contes ?

Avec quel rayonnement apparaît dans sa vie consacrée à une besogne morose, à d'ennuyeuses visites chez les hobereaux du voisinage, cette enfant de douze ans qu'il aperçoit dans l'ancien domaine seigneurial de Grüningen ! N'est-ce pas cet instant qu'il attendait avec impatience, lassé de ses amourettes d'étudiant, avec cette soif de passion que le plaisir avait aiguisée, mais n'avait jamais satisfaite ? Il l'aime dès les premiers jours, entraîné par cette impulsion qui, toujours, l'attirait vers ce qu'il y avait de plus jeune et de plus pur. Qu'on ne se méprenne point sur le caractère de cette passion d'un jeune homme pour une enfant. Ce n'est pas un caprice de blasé, car Novalis possédait une fraîcheur de sentiment merveilleuse, incapable de perversité. Ce n'est pas, non plus, un attachement d'enfant, car il analyse cet amour, il décrit le caractère de la jeune fille avec une clairvoyance parfaite. Peut-être cet amour l'avait-il séduit parce que son objet différait davantage des femmes qu'il avait connues, peut-être parce que dans chaque femme regrettait-il l'enfant et qu'il se réjouissait de la trouver ici, dans l'idéal de sa jeunesse.

Quelle savante alchimie des sentiments agite ses creusets dans le cœur d'un adolescent amoureux, surtout lorsque ce jeune homme est Novalis, que son génie poétique s'éveille, qu'il vient d'échapper aux livres de droit laissés à Wittemberg et qu'il s'élançe dans la belle fête de la vie avec la soif de tous ses désirs !

Devrons-nous croire que, pour chaque homme, il n'existe qu'une femme au monde, et que l'amour est le pressentiment de sa présence, la seule possibilité de bonheur ? Il est possible que l'être aimé devienne une partie si essentielle de notre propre être que nous ne puissions survivre à sa disparition, et que nous devions nous élançer derrière lui lorsqu'il nous abandonne. Les femmes qu'il avait connues à Iéna, à Leipzig, à Wittemberg, n'avaient été qu'un aiguillon pour son imagination, une distraction pour ses sens. Il n'a vraiment aimé que cette petite fille qu'il découvre dans un vieux château. « Là où il y a des enfants, – a-t-il écrit, – là est un âge d'or. » Son enthousiasme qui cherchait sans cesse de nouveaux sujets d'exaltation, son ardeur d'aimer qui l'entretenait dans un incessant état de passion pour tous les êtres et toutes les choses s'arrêtent soudain auprès de ce corps frêle, à peine formé, de cette intelligence à la fois enfantine et précoce, et si complètement ignorante de toutes les réalités de la vie. Elle joue encore à des jeux puérils, nous dit Novalis, elle a peur des revenants, des araignées et des souris. Lorsqu'on parle du mariage, elle montre une grande terreur. Mais ce n'est point là naïveté de sotte. Elle a une vie intellectuelle et affective plus intense qu'il n'est coutume à son âge, avec des croyances ingénues, et une inlassable bonté. Les promesses de la femme attirent le poète autant que les grâces de l'enfant, il devine l'épanouissement prochain de cette chair, le développement de ce cerveau et de ce cœur. Ils ont des conversations très sérieuses dans lesquelles passent les problèmes de la métaphysique et de la morale. La petite figure devient grave, des inquiétudes qui ne sont pas les soucis habituels des enfants, la troublent. Pressent-elle déjà qu'un autre monde l'attend et que son passage, si court, doit être hâtivement empli de pensées et de sentiments ? Ont-ils compris tous deux qu'ils devaient vivre très vite parce qu'ils n'avaient que peu d'années pour réaliser leurs aspirations et leurs désirs ? Sophie, pourtant n'est pas triste. Elle a des gamineries charmantes, des coquetteries malicieuses. Elle aime Novalis, mais elle est très fière aussi que ce savant, ce poète, qui porte un si beau nom, Fritz von Hardenberg, dédaigne les autres femmes pour s'occuper d'elle. Grandie tout à coup par son attention et sa tendresse, elle parcourt plus rapidement que les autres les étapes de sa métamorphose. La chrysalide aimée déploie plus vite ses ailes de papillon, quand l'ardeur de la poésie la réchauffe et l'épanouit. Inconsciemment elle

découvrir les vérités profondes du cœur. La croissance a rompu, chez elle, son rythme lent. Chaque jour son amour s'étend et s'accroît. Tragique spectacle, pour nous qui savons sa fin prochaine, que de voir ce petit être se hâter vers la joie, emporté par le rêve et la passion, et connaître pendant un an et demi les délices et les exquisés angoisses des fiançailles à l'âge où ses compagnes jouent à la poupée. Cette enfant marquée pour la mort ne s'épuisera pas dans la langueur, elle s'élancera dans l'infini avec toutes les fleurs qu'elle aura cueillies, avec les mille flammes de son amour. Peut-être aura-t-elle réalisé sa vie, durant une année heureuse, peut-être aura-t-elle acquis plus de bonheur qu'une longue existence ne lui en aurait donné.



Sophie von Kühn.

Mâcher unveröffentlichte Miniatur im Besitze der
Baronin Brenner-Gallenberg in Wien.
Mit deren Genehmigung.

Les jours monotones et quelque peu mélancoliques de Grüningen sont tout à coup éblouis par cet amour. Sa famille croit à un jeu et plaisante les fiancés. Jeu poétique et charmant, fantaisie d'enfants, comédie amoureuse qui se hâte vers le dénouement dramatique de la séparation. Soirées romantiques où, les bougies tremblent dans les miroirs étroits. On entend le bruit sec des dés ou le glissement des cartes, et, dehors, c'est le froissement des branches, le cri nostalgique des grenouilles nocturnes. Ou bien, sur le clavecin, de vieux lieder sentimentaux, ou des mélodies nouvelles de jeunes musiciens désespérés. Et l'odeur des arbres par les fenêtres ouvertes, le parfum de la nuit dans ce petit salon aux boiseries claires, un désir absurde de rire et de pleurer, des robes blanches qui frissonnent, et le beau visage de Novalis, entouré de longs cheveux qui se penche dans une rêverie bienheureuse.

A-t-il deviné, dans ces soirées de Grüningen, combien devait être précaire cette joie ? Il arrive de Tennessted [*sic*] au galop, il jette la bride au valet qui accourt, il se précipite dans le salon. Il sourit aux railleries bienveillantes du père, et parmi les autres femmes, il aperçoit Sophie qui l'attendait, impatiente.

Elle s'appelle Sophie, comme si elle devait à elle seule représenter l'objet de son amour et de ses études. Toute la vérité est là, dans cette tête inclinée sur un cou délicat, dans ce visage d'enfant trop sérieux. La sagesse et la passion symbolisées dans un seul nom, un seul être, comme s'il devait tout emporter avec lui, et que la connaissance du monde disparût avec l'amour. Dans le milieu familial de Wiederstadt, son enfance assombrie par le piétisme hennute de son père qui était un disciple de Zinzendorff [*sic*], s'était concentrée dans le rêve. Jusqu'à cette grave maladie qui met ses jours en danger quand il atteint l'âge de neuf ans, son esprit a paru lent et paresseux. Il s'éveille, soudain, et fleurit en poésie. Dans le vacarme de ses années d'Université, il n'a livré au plaisir que les régions superficielles de son cœur. Un trésor mûrissait en lui, silencieusement, une ferveur poétique défendue contre les bruits du dehors. Enfancement de la « fleur bleue » qui devait s'ouvrir à Grüningen et montrer dans son calice le visage de Sophie.

Le jeune poète a vite séduit le châtelain et sa fille. Il a une figure très fine, des yeux noirs à l'expression superbe qui révèlent la plus puissante intelligence, la plus délicate sensibilité. Il est plein d'animation, il parle trois fois plus et trois fois plus vite qu'un autre. Son ami Friedrich Schlegel qui traçait à peu près en ces termes son portrait, ajoutait : « Je n'ai jamais autant admiré la gaîté de la jeunesse. » Cette gaîté lui permit de devenir pour Sophie un compagnon de jeu, un ami tendre, puis le fiancé merveilleux.

Novalis atteint, à cette époque, le moment le plus heureux de son existence. Il vient d'échapper à des études dont la monotonie l'opprimait, il découvre des sciences qui l'enthousiasment, il aime une jeune fille dont la pureté et la grâce le charment. Son génie poétique l'élève au-dessus de la terre, un monde enchanté s'ouvre devant lui, une porte magnifique qui lui paraît annoncer la gloire, le bonheur.

Malheureusement ce bonheur devait être bien court. Sophie tombe malade, et après une opération suivie d'espoir, de tristesse, de déception, avec une sérénité noble et touchante, elle meurt. Pendant ces journées où la volonté de vivre disputait le petit corps à la maladie, Novalis écrivait à un de ses amis : « Je suis comme un joueur désespéré dont tout l'avoir dépend d'un pétale de fleur qui tombera dans ce monde ou dans l'autre. »

Sophie s'est éteinte doucement, presque sans souffrance, et le désespoir du poète, le sentiment de sa solitude le déchirent. La flamme qui le brûlait s'était élevée d'un coup, et couchée soudain par le vent de la mort elle allait disparaître, comme si le destin de ces Romantiques, d'un talent si riche et si puissant, devait dépendre d'un événement fortuit, un insuccès, un moment de lassitude, ou la mort d'une petite fille.

Dans les jours qui suivent la disparition de Sophie, le chagrin a tué chez Novalis tout désir de créer, de vivre. Il ne pense plus qu'à rejoindre sa petite fiancée dans la mort. Il ne doute pas, d'ailleurs, d'y parvenir bientôt, tant est grande l'intensité de sa souffrance. Un autre se tuerait, mais il ne veut pas de ce geste qui semblerait manquer de confiance dans la puissance de sa douleur. Car c'est sa douleur elle-même qui le tuera. A quoi donc pourrait-il s'attacher désormais ? Ce sentiment de précarité, d'instabilité qu'il avait éprouvé toute sa vie, lui paraissait le pressentiment d'un monde futur. Étonné d'exister, il avait toujours aspiré vaguement à disparaître de ce monde futile où rien ne le retenait. Quand il avait connu Sophie, il s'était pris à douter de cette vocation « de la mort » qu'il lui semblait porter partout avec lui. L'amour l'avait enveloppé de son illusion, un geste d'enfant le retenait sur la terre, mais il retrouvait maintenant ce désir funèbre, fait de nostalgie plus encore que de désespoir. Il semble que Novalis ait été hanté sans cesse d'un souvenir et qu'il ait regardé sa vie comme un accident absurde, inexplicable. Il semble qu'il ait toujours entendu au fond de lui-même une voix qui le rappelait vers le monde idéal qu'il avait quitté. La mort de Sophie en était une nouvelle manifestation. Il s'était attaché justement à l'être le plus fragile, à une petite fille de douze ans, comme si rien de solide, de durable, ne devait l'enchaîner. Il

n'aura connu durant leurs mois de fiançailles que les joies les plus brèves de l'amour humain.

Il y avait dans le visage même de Novalis, dans cette beauté inquiète et tremblante, quelque chose de flottant et d'irréel, de palpitant et d'incertain. Chaque ligne de Novalis exprime son étonnement devant la vie, une sensation à peu près semblable à la surprise d'un voyageur retenu par hasard dans une ville où il n'avait jamais eu l'intention de s'arrêter, et qui la parcourt, sans déplaisir, avec une curiosité sympathique, mais complètement détaché, cependant, par la conviction qu'il a d'une halte imprévue après laquelle il reprendra son voyage. Il ne pouvait partager la notion que les hommes ont, d'ordinaire, de la vie. Car, pour lui, la vie n'était pas l'essentiel mais l'accident, et dans l'espace qui la précède et qui la suit reposent toute importance, toute réalité. Et c'est avec une ingénuité enfantine, confiante, sans terreur, qu'il attend la mort.

Aussi la douleur ne lui a-t-elle pas imposé le suicide de Büchner ou de Kleist, la folie d'Hölderlin ou de Nietzsche. Rien ne devait ternir la pureté parfaite de cette intelligence et de ce cœur, la beauté de ce corps.

Il a songé à se tuer, tant l'absence de Sophie lui semble insupportable, mais le geste qui détruirait l'harmonie de son être lui répugne. Instinctivement, il refuse toute violence, et laisse à la volonté le soin d'accomplir son désir. Puisqu'il ne tient pas à la vie et que sa douleur est toute puissante, son désir de la mort se réalisera tout naturellement, et sans souffrance physique, sans l'arrachement affreux d'un corps mutilé. Il s'en ira « dans un plein sentiment de liberté, heureux comme un oiseau de passage... » Et la noblesse, la beauté de cette mort l'enivrent tant qu'il l'attend avec confiance, certain de ne pouvoir demeurer dans un monde qui lui fut toujours étranger et d'où a disparu le seul être qui pouvait l'y acclimater.

« Je veux mourir joyeux, comme un jeune poète... » écrit-il, et chaque jour il va rêver sur la tombe de Sophie, il s'entretient longuement avec elle. Ces visites le réconfortent et l'apaisent, il en rapporte une résolution plus énergique, une volonté tendue tout entière vers le désir de mourir. Attiré par la mort, il pressent alors une vie infiniment plus vaste que notre brève existence terrestre, il prend conscience de l'immense palpitation qui frémit dans l'univers. Son renoncement l'a affranchi, et, en même temps, enrichi d'une vitalité plus complète. Au moment où il le rejette, il lui semble posséder le monde tout entier.

[À suivre]

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

L'ŒUVRE LYRIQUE DE NOVALIS

Je me suis efforcé à la décevante besogne de transposer une œuvre lyrique.

Novalis est le poète le plus lyrique, dans le sens pindarien, de la langue allemande, laquelle est la plus lyrique des langues.

J'ai voulu traduire son hymnaire mystique en langue française, la plus sage, la plus précise, la plus mesurée, la plus belle des langues.

Je me rends compte que bien peu de beauté est restée dans mes mains et que j'ai laissé échapper beaucoup de sable précieux.

Je me flatte pourtant d'avoir apporté, à une œuvre irréalisable, une entière conscience, une entière honnêteté.

Je me suis efforcé d'être littéral, de traduire mot pour mot les images abondantes et belles du poète. Aussi bien n'y avait-il pas lieu de recréer ces poèmes : il n'y a pas d'histoire ici ; rien que des images et l'ivresse sacrée de l'enthousiasme.

Je m'adresse à ceux qui préfèrent à la froide sagesse du penseur, l'ivresse emportée du poète, à ceux qui voient en Novalis le poète ardent, ivre et sensuel, plutôt qu'un pâle philosophe mystique.

Quelques-uns de ceux-là trouvaient de la joie à lire ces poèmes, je serais heureux.

Si quelque poète français prenait ici des images harmonieuses pour leur restituer, en sa langue, le son, le rythme, le mouvement et toute la pure et divine beauté que je n'ai su rendre, je penserais que je n'ai pas perdu mon temps ni mon consciencieux labeur.

Paul Gerardy.

En guise de préface¹

Écrire et parler sont en réalité des choses étranges. La véritable conversation est un jeu de mots. Il faut admirer l'erreur ridicule que les gens qui pensent parlent à cause des objets. Précisément, la propriété remarquable du langage : qu'il ne s'occupe que de lui-même, – personne ne la sait. C'est pour cela qu'il offre ce mystère si merveilleux et fécond, que c'est précisément lorsque quelqu'un ne parle que pour parler, qu'il prononce les vérités les plus superbes et les plus originales. Lorsque, par contre, on veut parler d'un objet déterminé, le langage capricieux nous fait dire les choses les plus ridicules et les plus erronées.

De là aussi provient la haine de tant de gens graves contre le langage. Ils en remarquent la frivolité, mais ne comprennent pas que le méprisable bavardage est le côté infiniment sérieux du langage. Si seulement on pouvait faire comprendre à ces gens qu'il en est du langage comme des formules mathématiques. – Elles forment entre elles un monde à part. – Elles ne s'occupent que d'elles-mêmes, n'expriment rien que leur nature merveilleuse, et c'est pour cela précisément qu'elles sont si pleines de signification. C'est pour cela précisément que se mire en elles le merveilleux jeu des relations des choses. Par leur liberté seulement, elles sont des membres de la nature et ce n'est que dans leurs libres mouvements que s'affirme l'âme du monde pour en faire la mesure et le contour ténus des choses.

Il en est de même pour le langage, – celui qui possède un sens affiné de son doigté, de son rythme, de son essence musicale, celui qui éprouve en soi l'action subtile de sa nature intime et d'après cela meut sa langue et sa main, – celui-là sera un prophète ; tandis qu'au contraire celui qui sait bien cela, mais n'a pas l'oreille assez fine, ni assez de goût, écrira des vérités comme celles-ci, mais la langue, elle, se moquera de lui et il sera raillé par les hommes comme Cassandre par les Troyens.

Si je crois avoir ainsi indiqué très clairement l'essence et la fonction de la poésie, je sais bien aussi que personne ne le pourra comprendre et que j'ai dit quelque chose d'absolument niais, parce que j'ai voulu le dire et que de cette façon il ne se fait pas de poésie. Mais quoi, si je devais parler ? Et si ce besoin de parler était le signe de l'inspiration du verbe, de l'activité du verbe en moi-même ? Et si

¹ Ce curieux fragment figure dans les œuvres posthumes de Novalis sous le titre de *Monolog*. Nous avons pensé qu'il ne saurait y avoir à l'œuvre lyrique du poète de commentaire plus lucide que ce raccourci d'une métaphysique du langage et c'est pourquoi nous en avons fait la préface de cette traduction.

ma volonté ne voulait que tout ce que je dois vouloir ? Ceci pourrait en définitive être de la poésie et un mystère du langage serait ainsi rendu compréhensible. Et alors je serais un écrivain de vocation, car un écrivain, c'est sans doute celui qui a l'inspiration du langage.

HYMNES A LA NUIT²

I

Quel vivant doué de sens ne préfère à tous les phénomènes merveilleux de l'espace autour de lui épandu, la tout réjouissante lumière avec ses couleurs, ses rayons et ses vagues, sa douce ubiquité lorsque le jour s'éveille ? Comme l'âme la plus intime de la vie, le monde gigantesque des constellations la respire et nage en dansant sur ses flots bleus. La pierre étincelante au repos éternel, la plante sensée qui suce et le sauvage, ardent et multiforme animal la respirent ; mais plus que tout encore, le superbe étranger aux yeux pleins d'intelligence, à la marche légère, aux harmonieuses lèvres tendrement closes. Comme un roi de la terrestre nature, elle appelle toute force à d'innombrables métamorphoses, noue et dénoue d'infinies alliances, entoure de sa céleste image tout ce qui est sur la terre. Sa présence seule révèle la merveilleuse magnificence des empires du monde.

Je me détourne vers la sainte nuit inexprimable, pleine de mystère. Le monde gît au loin, enfoncé dans un tombeau profond : sa place est déserte et solitaire. Une profonde mélancolie souffle dans les cordes de la poitrine. Je veux m'épandre en gouttes de rosée et me mêler à la cendre. Lointain des souvenirs, désirs de la jeunesse, rêves de l'enfance, les courtes joies et les vains espoirs de toute la longue vie viennent en vêtements grisés comme les brouillards du soir après le coucher du soleil. En d'autres espaces la lumière a dressé ses tentes joyeuses. Ne reviendrait-elle jamais plus vers ses enfants qui l'attendent avec la foi de l'innocence ?

Qu'est-ce qui sourd tout-à-coup, si plein de pressentiment, sous le cœur et dissipe l'atmosphère molle de la mélancolie ? Nous aimes-tu toi aussi, nuit profonde ? Sous ton manteau que caches-tu qui me

² Il n'est pas inutile de rappeler aux lecteurs français que les Hymnes à la Nuit, la seule œuvre achevée de Novalis, furent écrits en des heures de sombre désespérance, après la mort de l' Aimée.

touche l'âme avec une invisible force ? Un baume délicieux s'épand de ta main, de la gerbe de pavots. Tu relèves les ailes alourdies de l'âme. Nous sentons une émotion obscure et inexprimable. Joyeusement effrayé, je vois un visage grave qui doucement et pieusement se penche vers moi et sous des boucles infiniment entrelacées me montre la jeunesse aimée de la mère. Que la lumière me paraît maintenant pauvre et puérile et réjouissant et béni le départ du jour ! – Ainsi ce n'est que parce que la nuit détourne de toi tes servants que tu as semé dans l'immensité de l'espace les boules lumineuses pour qu'elles annoncent ta toute puissance et ton retour pendant la durée de ton éloignement ? Plus célestes que ces radieuses étoiles, nous paraissent les yeux infinis qu'on nous a ouverts la nuit. Ils voient plus loin que les plus pâles parmi ces innombrables étoiles ; sans avoir besoin de la lumière, ils regardent dans les profondeurs d'une âme aimante qui remplit d'indicible volupté un espace plus élevé.

Gloire à la reine du monde, à la haute annonciatrice de ce monde sacré, à la nourricière du bienheureux amour ! Elle t'envoie vers moi, douce Aimée, aimable soleil de la nuit. Maintenant je me réveille car je t'appartiens et je m'appartiens : tu m'as annoncé la nuit pour que je vive, tu m'as fait homme. Consume mon corps de l'ardeur des esprits, pour que, aérien, je me mêle plus intimement à toi et qu'alors dure éternellement la nuit nuptiale.

II

Faut-il toujours que le matin revienne ? Ne finira-t-elle jamais la puissance des choses terrestres ? Une activité funeste anéantit le céleste essor de la nuit. Le sacrifice secret de l'amour ne brûlera-t-il jamais éternellement ? Le temps fut mesuré à la lumière ; mais ni le temps ni l'espace ne bornent la domination de la nuit. Éternelle est la durée du sommeil ! N'épargne pas trop ton bonheur à ceux qui sont consacrés à la nuit pendant cette terrestre journée. Les insensés seuls te méconnaissent et ne savent d'autre sommeil que l'ombre qu'aux approches de la véritable nuit tu jettes miséricordieusement sur nous. Ils ne te sentent pas dans le flot d'or des raisins, dans l'huile merveilleuse de l'amandier, ni dans la sève brune du pavot. Ils ne savent pas que c'est toi qui plane autour du sein de la tendre jeune fille et fais un ciel de son giron ; ils ne se doutent pas que du fond des vieilles histoires tu t'avances, ouvrant le ciel et que tu portes la clef des demeures des bienheureux, messenger silencieux de mystères infinis.

[À suivre]

Encyclopädie
der
deutschen Nationalliteratur
oder
biographisch-kritisches
LEXICON
der deutschen
Dichter und Prosaisten
seit den frühesten Zeiten;
nebst
Proben aus ihren Werken.

Bearbeitet und herausgegeben

von

Dr. O. L. B. W o l f f,

Professor an der Universität zu Bonn.

D r i t t e r B a n d.

G i s H e g n e r.

Leipzig,

Deutsches Verlags-Expedition.

1838.

Friedrich Ludwig von Hardenberg.

Dieser unter dem Namen Novalis bekannte Dichter ward den 2. März 1772 zu Wiederstedt im Mannsfeldischen geboren, studirte zu Jena, Leipzig und Wittenberg bis 1794 Philosophie und Staatswirthschaft und wurde 1795 als Salinenauditeur zu Weissenfels angestellt. Der Wunsch einer gründlichen Bergwerkskunde führte ihn 1797 nach Freiberg, worauf er 1799 als Salinenassessor nach Weissenfels zurückkehrte. Schon in Jena mit Fichte und F. Schlegel bekannt geworden, kam er nun auch mit A. W. Schlegel, Tieck, J. P. Richter und Schelling in nähere freundschaftliche Berührung. 1800 wurde er zum Amtshauptmann über Thüringen erhoben, starb aber schon den 25. März 1801.

Von ihm erschienen;

N's Schriften. Herausgegeben von Fr. Schlegel und Ludwig Tieck. Berlin 1802, 2 Bde. in 8. 4. Ausgabe. Ebendas. 1826.

Der Richtung der sogenannten ersten romantischen Schule in der deutschen Poesie mit vollster Liebe und Hingebung sich zuwendend, galt F. v. H., oder wie er als Schriftsteller (nach einem seiner Familie zugehörigen Gute) allgemein genannt wurde, Novalis bald als eine der wirksamsten und bedeutendsten Stützen derselben, da er nächst Tieck unbedingt das meiste poetische Talent besaß, und, wäre ihm ein längeres Leben vergönnt gewesen, gewiß, in seiner Eigenthümlichkeit ausgebildet, Vorzüglichstes geleistet haben würde. — Reichthum der Anschauung, Tiefe und Innigkeit des Gefühls, religiöse Begeisterung, wie sie der wahre Mystiker besitzen

Encycl. d. deutsch. Nation. • Lit. III.

muß, -Anmuth in Behandlung der Formen und Wohlklang der Rede waren ihm wie nur Wenigen gegeben, und wurden durch ein sehr ernstes Streben nach Universalität trefflich gehoben. — Leider ist das Meiste von ihm, besonders sein Roman Heinrich von Ofterdingen, unvollendet geblieben; nur eine Reihe geistlicher Lieder und Hymnen steht abgeschlossen da, und gehört in jeder Hinsicht zu dem Vollendetsten, was wir in dieser Gattung aufzuweisen haben.

Karl Gottlieb Andreas von Hardenberg,

Bruder und Lieblich des Dichters Novalis, ward den 13. März 1776 zu Oberwiederstedt im Mansfeldischen geboren, besuchte wie sein Bruder zum Behuf des Studiums der Rechte die gelehrten Anstalten Sachsens und wurde bei des Letztern Tode zum Königlich Sächsischen Amtshauptmann zu Weissenfels ernannt. Er starb daselbst den 23. Mai 1813. Als Dichter nannte er sich Kottorf.

Georg Anton von Hardenberg,

als Dichter Sylvester genannt, ward den 28. Juli 1773 zu Schlobben im Altenburgischen geboren und wurde nach vollendeten Studien als Königlich Preussischer Oberkammerherr und Landrath zu Oberwiederstedt bei Eisenleben in der Nähe seines vorgenannten Bruders angestellt. Er starb daselbst den 10. Juli 1825.
Er lieferte:

Beiträge zu Kottorf's Dichtergarten. S. R. G. A. v. Hardenberg.

S. A. v. H. folgte der Richtung seines Bruders, S. v. H. (Novalis), nicht ohne Talent, aber ohne Tiefe, und zeigte sich mit Geschick in lyrischen Vorlesungen, lief es indessen bei diesen Jugendversuchen bewenden.

LES CHANTS SPIRITUELS

(Traduction de Maurice Pujot)

VII

HYMNE

Ils sont rares ceux qui connaissent le mystère d'amour, éprouvent la faim insatiable et l'éternelle soif. La divine signification de la communion est une énigme pour les sens terrestres. Mais celui qui, un jour, a aspiré le souffle de vie à ses ardentes et bien-aimées lèvres, celui dont une sainte ardeur a noyé le cœur dans des flots frémissants, celui dont les yeux se sont levés pour mesurer les insondables profondeurs du ciel, celui-là mangera éternellement son Corps et boira éternellement son Sang. Qui a deviné la haute signification du Corps terrestre ? Qui peut dire qu'il a compris le Sang ? – Un jour tous les Corps s'uniront pour n'en plus former qu'un seul qui nagera dans le céleste Sang.

Oh ! voici que déjà devient rouge l'Océan du monde, et les rochers qui en jaillissent sont une chair exquise. Le doux repas ne finit jamais ; jamais l'amour n'est rassasié ; il ne peut s'assimiler assez intimement, assez personnellement le Bien-aimé. Sur les lèvres toujours plus tendres, la nourriture se transforme en notre chair de façon plus intime et plus indissoluble. Une plus ardente volupté fait tressaillir l'âme, le cœur devient altéré et affamé : et ainsi se prolonge le festin d'amour d'éternité en éternité. Si ceux qui

s'en vont à jeun et sans amour y avaient une fois goûté, ils quitteraient tout pour s'asseoir avec nous à la table de l'ardent désir qui n'est jamais dégarnie. Ils reconnaîtraient l'abondance infinie de l'amour et ils célèbreraient la nourriture du Corps et du Sang³.

VIII

Il me faut pleurer, toujours pleurer : s'il pouvait une fois m'apparaître, une fois seulement de loin ! Sainte douleur ! puisse mon chagrin durer éternellement ainsi que mes larmes, et moi me raidir ici à l'instant.

Éternellement je revois ses souffrances, éternellement dans mes prières je revois sa mort. Oh ! je n'ai pas mérité ce bonheur que mon cœur n'en soit pas brisé, que mes yeux ne cessent pas de se fondre en larmes.

Personne ne pleure donc plus sur lui ? Son nom doit-il disparaître ? Le monde est-il mort tout à coup ? Ne pourrai-je plus jamais puiser l'amour et la vie, dans ses yeux ? Est-il mort cette fois pour l'éternité ?

Mort, – comment peut-on, comment doit-on l'appeler ?... Il est muet et tous se taisent, aucun ne peut me montrer sur la terre le lieu où mon cœur peut le trouver.

Nulle part je ne pourrai jamais plus être heureux sur la terre, tout est un rêve sombre. Moi aussi je suis mort avec lui ; que ne suis-je déjà gisant en paix avec lui dans la tombe.

Toi, son père et le mien, réunis ma dépouille à la sienne pour qu'elles n'en forment bientôt plus qu'une. Bientôt son tertre funéraire élèvera son gazon vert, et le vent soufflera au-dessus, et la forme pourrira⁴.

S'ils savaient son amour, tous les hommes deviendraient chrétiens ; ils abandonneraient tout pour n'aimer que lui seul ; tous pleureraient avec moi et se consumeraient dans un amer chagrin.

³ Le traducteur prie le lecteur d'excuser ce que la traduction de cet hymne peut avoir de défectueux (surtout au point de vue de la forme). Sans peine il pourra se rendre compte des difficultés de la tâche.

⁴ Le meilleur parti à prendre, avec Novalis, c'est de traduire mot à mot.

IX

Je dis à chacun cela, qu'il vit et qu'il est ressuscité, qu'il plane au milieu de nous et qu'il est éternellement près de nous.

Je dis cela à chacun ; chacun le dit de même à ses amis, pour que bientôt en tous lieux commence à poindre le nouveau royaume du ciel.

Maintenant, aux sens renouvelés, le monde apparaît pour la première fois comme une patrie ; dans le ravissement on reçoit de sa main une nouvelle vie.

Au fond de la mer est engloutie l'horreur de la mort, et chacun peut maintenant facilement et divinement regarder dans son avenir.

Le sombre chemin qu'il suit a pour terme le ciel, et celui qui écoute ses conseils ira avec lui dans la maison du Père.

Maintenant personne ne pleure plus nulle part lorsque l'un de nous ferme les yeux à la lumière ; tôt ou tard cette douleur sera calmée par le Revoir.

Chacun peut avec plus d'ardeur brûler pour toute bonne action, car elle est pour lui une semence qui fleurira splendidement dans des champs divins.

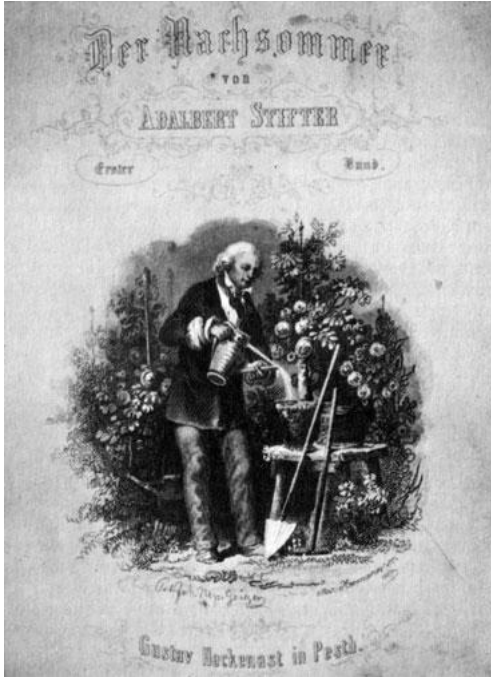
Il vit, et il est toujours près de nous, lorsque tout nous abandonne ! C'est pourquoi ce jour doit être pour nous la fête du rajeunissement du monde.

(Traduit de l'allemand pour la première fois.)

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and characteristic of the late 18th or early 19th century.

• Publication

Anne Lambrecht⁵, « La fleur : métaphore de la passion dans *Henri d'Ofterdingen* de Novalis et *L'Arrière-saison* d'Adalbert Stifter », *Arabesque*, 2007.



L'A. a choisi le symbole de la fleur – la « fleur bleue » de Novalis, la rose chez Stifter – pour évoquer ensemble les deux auteurs de langue allemande : Novalis et l'écrivain autrichien Adalbert Stifter (1805-1868). On connaît toute la portée symbolique de cette « fleur bleue » dans *Henri d'Ofterdingen*, et son importance jusque dans la suite projetée du roman (cf. la Notice de Tieck), pour ce qui est des roses qui occupent une place bien particulière dans *L'Arrière-saison*⁶, le roman se déroulant

dans une admirable maison longuement décrite par l'écrivain : la *Maison des roses* (*Rosenhaus*), elles symbolisent l'amour de jeunesse de son propriétaire pour une femme toujours présente à ses côtés, mais que le destin ou la providence ont séparé de lui.

Pour Novalis, l'amour se réalise vraiment dans un monde intermédiaire qui est le monde de la Nuit, ou le monde céleste, puis connaît son accomplissement dans la transfiguration des aimés. Pour Adalbert Stifter, l'amour se perpétue dans la succession des générations. Aussi bien la passion secrète du maître de la Maison des roses et de Mathilde, se renouvelle-t-elle dans l'amour partagé du jeune héros Henri et de Natalie, la propre fille de Mathilde – tandis qu'elle connaîtra à la faveur de cet amour même une dernière floraison *d'arrière-saison*. C'est ainsi que le maître de la « Maison des roses » sera plus heureux qu'Adalbert Stifter qui conserva tout au long de sa vie le souvenir douloureux d'un amour de jeunesse perdu (Fanny Greilp).

⁵ Docteur en Études germaniques, l'A. est membre du Centre d'Études et de Recherches en Littérature (CEREL) de l'Université de Lille.

⁶ *L'Arrière-saison* (*Der Nachsommer*), d'Adalbert Stifter, excellemment traduite par Martine Keyser, a paru aux éditions Gallimard en 2000.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2** : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3** : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4** : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5** : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6** : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8** : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9** : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10** : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12** : Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13** : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14** : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15** : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16** : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17** : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18** : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19** : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20** : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21** : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22** : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23** : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24** : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25** : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27** : Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Document biographique

- Marcel Brion, « Novalis ou les amours du poètes », *La Revue européenne*, juillet 1927.

Documents littéraires et témoignages

- Paul Gerardy, « L'œuvre lyrique de Novalis », préface et introduction aux *Hymnes à la Nuit* de Novalis, *La Belgique contemporaine*, décembre 1904.
- Novalis, *Chants spirituels VII, VIII & IX*, traduction par Maurice Pujo, *L'Art et la Vie*, mars 1893.

Publication

- A propos d'un article d'Anne Lambrecht sur Novalis et Stifter, *Arabesque*, 2007.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2014